

# La Commune

## *Bal Masqué*

de **Mikhaïl Lermontov**

mis en scène par  
**Marie-José Malis**

avec **Pascal Batigne, Virginie Colemyn,  
Juan-Antonio Crespillo, Sylvia  
Etcheto, Saliha Gaci, Olivier Horeau,  
Mahamadou Marega, Adrien Marès,  
Laurent Prache, Sandrine Rommel,  
Marc Susini**

DU 5 AU 17 FÉVRIER 2022

MAR, MER, JEU, VEN À 19H30,  
SAM À 18H, DIM À 16H

Durée estimée de la 2ème version de la  
pièce, en 4 actes, présentée ce soir : 5h  
Durée estimée de la 1ère version de la  
pièce s'arrêtant au 3ème acte : 4h20

# Aubervilliers

# résumé

*Bal Masqué* est une pièce conçue en quatre actes, écrite en vers. Elle met en scène le héros Evgueni Arbenine, grand aristocrate qui régna sur la société mondaine et qui fut l'un des maître des salons de jeu qu'il domina de son adresse et de son charisme. Au moment où la pièce commence, Arbenine s'est retiré du jeu et vit avec sa jeune épouse, Nina, un amour dont la beauté l'étonne ; lui qui se croyait maudit par un passé vain et vil ; lui qui croyait aussi que la beauté ne pouvait exister dans un monde qu'il méprise.

Arbenine vient un soir dans un salon de jeu et reste observateur de la scène. Il voit le Prince se ruiner sous ses yeux. Il offre de jouer pour lui, une dernière fois, et de regagner sa fortune. Il y réussit. Puis Arbenine et le Prince se rendent au bal masqué. Là une femme masquée perd par accident son bracelet. Le Prince est accosté par une autre femme masquée mystérieuse et thanatique qui lui offre ses charmes. Le Prince suit ce masque qui embrase ses sens. Fou de désir, il demande à la femme masquée, qui n'est autre que la très estimée baronne Strahl, de lui donner un souvenir, la baronne masquée trouve alors le bracelet tombé au sol et le lui donne comme étant le sien. Le Prince raconte l'aventure à Arbenine et lui montre le bracelet.

Au bal masqué, un mystérieux inconnu masqué vient annoncer à Arbenine que ce soir il rencontrera le malheur. Arbenine rentré chez lui attend sa jeune épouse, Nina, qui rentre du bal. S'ensuit une scène splendide où se fait entendre le chant de leur amour, un amour complet, fait d'amitié et de désir, d'humour et de tendresse, un amour complexe où l'humeur sombre d'Arbenine, sa complexion de misanthrope, et son expérience amère du monde trouvent apaisement et relève dans la clarté de Nina, sa confiance, son admiration et aussi sa compréhension du génie de son époux. Jusqu'à ce qu'Arbenine s'aperçoive que Nina a perdu l'un de ses bracelets et qu'il en déduise que c'est elle la femme qui a séduit le Prince et lui a donné en gage de leur passion son bracelet. Alors, sans transition, Arbenine se croit trahi et chassé du paradis.

À partir de là, la pièce devient une machine où s'exerce la passion noire d'Arbenine. Nul n'arrêtera Arbenine, car tous sont corrompus dans cette affreuse tragédie : le Prince qui n'a pas de scrupule à se vouloir l'amant de l'épouse d'un homme qui lui a pourtant sauvé la vie au jeu, la baronne masquée qui préfère jeter en pâture l'innocente Nina plutôt que de livrer aux chiens son honneur, un usurier que le mépris d'Arbenine a offensé, l'ami Kazarine qui veut voir Arbenine revenir au jeu et qui le préfère déchu de l'amour et de l'exil heureux qu'il avait trouvé. Seule Nina parle et dit le vrai, et Arbenine ne l'entend pas.

## note d'intention

En montant la pièce, on ne peut que penser aux deux mises en scène qui en furent les assomptions sublimes : celle de Meyerhold en 1917 pour les théâtres Impériaux de Saint-Petersbourg et celle de Vassiliev à la Comédie-Française en 1991. La mise en scène de Meyerhold fut la dernière mise en scène du génie russe avant la révolution. Rétrospectivement, il la baptisa son « adieu aux rideaux », car ensuite vint la grande aventure du constructivisme et la mise à bas du faste théâtral au profit d'une machine révolutionnaire. Dans la mise en scène de Meyerhold tout était exceptionnel, les décors en effet où dominaient les rideaux somptueux de Golovine, le nombre des figurants : 250, la musique de Glazounov et de Glinka, le choix de faire entrer la pantomime dans l'esthétique de la pièce pour en faire un conte fatal où le grotesque imposait sa dimension fantastique, métaphysique et funèbre. C'était juste avant octobre 17, Meyerhold une fois encore montrait le poison fastueux d'une société impériale pourrie jusque dans son âme. La mise en scène de Vassiliev était sans doute un dialogue avec cette mise en scène première et fondatrice. Elle permit que nous recevions la seule traduction en vers de la pièce, celle qu'établît André Markowicz et qui est un coup de maître. Depuis 30 ans, la pièce n'a pas été jouée en France, à notre connaissance. Sans doute parce qu'elle est

une sorte de pièce inaccessible aux moyens actuels du théâtre. La dimension de la mise en scène de Meyerhold dit à quelle échelle se situe la force de la vision de Lermontov : les bals, la ronde infernale des scènes empoisonnées, salles de jeu, fêtes, salons etc. En la lisant, je ne pouvais que sentir mon cœur brûler pour un âge du théâtre où ce rituel-là était possible : cette splendeur aveuglante, cette immense force du théâtre qui mettait sous les yeux de l'humanité sa cérémonie funèbre, la valse irrépressible de ses erreurs.

Mais je sentais aussi qu'une chose était irréductible à la pièce : la puissance de ses figures, le jeu qu'elles demandent aux acteurs. Et je me suis dit que je pouvais tenter de la réduire à ça : à cette pure carburation des acteurs en proie à un tourment comme peu de fois le théâtre a su en machiner. La pièce, André Markowicz le dit très bien dans l'examen de la prosodie lermontovienne, est une frénésie de registres : sublime, trivial, sauvage, lyrique à en brûler, métaphysique, grotesque, satirique, c'est une pièce qui a le diable pour dramaturge. Et le diable est le meilleur allié des acteurs : il leur demande des bonds hors d'eux-mêmes, des folies pures, des artefacts surréalistes.

Et c'est aussi tout simplement une pièce belle, d'une beauté qui vous fait plier les genoux, une pièce romantique, un mélodrame, où l'amour et la pureté tiennent le flambeau de leur deuil. Une pièce d'amour pour les personnages, de haute identification, de transport vers les deux héros : Arbenine et Nina.

J'avais dans mon cœur le désir de faire un spectacle dédié au théâtralisme : le théâtre qui se voit, le théâtre qui met littéralement l'humanité hors d'elle-même, par le transport de ses acteurs. Et je pense que la pièce permettra, parce qu'elle est génialement un désir de ce que le théâtre peut dire du malheur des hommes, que nous la traitions ainsi : comme une brûlure intime, dans la réduction affamée d'une petite scène et d'un petit proscenium, avec le feu braqué sur les visages et les corps de fièvre des acteurs et sur le moindre émoi des âmes.

À chaque étape de la pièce, comme au guignol ou au mélodrame, on voudrait crier à Arbenine : pitié, n'y va pas, arrête-toi ! Mais Arbenine y va, il veut sonder la structure du destin. Il est Œdipe et Othello, il est aussi une invention, celle d'une solitude encore plus radicale, la solitude de l'homme qui ne croyait pas à son bonheur. C'est ainsi que je le vois, entre autres, splendeur atroce d'un homme imaginé pour nous dire que dans un monde pourri même le bonheur reçu, vécu, ne peut être cru. La pièce a une force fatale unique, elle est course dans la ténèbre du malheur et cette fureur est à la hauteur de ce que l'homme est en droit d'espérer. Il y a une phrase qui m'obsède, elle est d'Arbenine :

« non, pas même le Diable, n'a le droit de se moquer de mon amour ». Pour moi, elle est une des clés du texte. Cet homme qui commet un acte ignoble, qui tue avec calcul et pour en contempler la rature, la plus belle chose que la vie puisse donner, le fait peut-être parce que la souillure d'un ricanement est venue altérer cette grâce, le rire même de Nina qui ne prend pas au sérieux ses soupçons, et parce que rien de ces hommes déchus n'échappe à l'Histoire ; il le fait peut-être au nom de ce que sont l'amour et la grâce : un autre endroit du monde, incorruptible, un endroit qu'on ne peut arracher à l'homme sans qu'immédiatement il devienne plus que mort, une bête sans visage, un néant jeté dans l'horreur. Bien sûr, c'est fou, mais c'est une malédiction dont nous devons tous répondre : si Arbenine est un Othello sans Iago, s'il sent dans son cœur le poison qui

défigure la croyance, c'est qu'il est fils d'une terre maudite où nous n'avons rien sauvé de l'espérance. À cet égard, Lermontov est sans pitié, le monde du Bal Masqué est un monde de Désespérés, de Damnés, et Nina y est une extra-terrestre.

Je ne dis pas que j'ai compris l'énigme. Je ne le crois pas. La pièce est un mystère sardonique. Elle est nécessaire, elle nous pousse à l'os et je crois que c'est une énigme métaphysique autant qu'une condamnation politique. Je crois par exemple que ce mystère se cristallise dans le jeu. Que viennent chercher les joueurs, si ce n'est l'os du réel, là où la structure de la réalité se retourne et ricane ? Arbenine a vu dans les yeux la face même du néant, du Hasard brut, il est un aventurier de l'esprit, de la solitude moderne, il est un de ceux qui nous apprennent que le malheur, l'inévitable malheur, le point de réel ne se relève pas dans l'humanité. Qu'il se rencontre et puis c'est tout. Et après, quand on y a accosté, il faut ouvrir la porte de l'impensable. Et c'est de cela que le théâtre nous parle. L'humanité vient y entendre les histoires de son malheur, de sa condition qui fait d'elle une substance tragique. L'humanité vient voir ses sœurs et ses frères si beaux, s'allumer comme des doubles rêvés et porter à incandescence l'histoire de ses deuils, de ses méprises, de sa sauvagerie, de ses fatales embrassades avec ce qui n'a pas de sens, n'aurait pas dû être, nous fera toujours pleurer, nous étonner d'effroi et regretter.

Avec tout ça, je me dis que je peux aller vers mon propre rêve : il est une enfance; un théâtre réduit, au sens de naïf, où l'immense clameur de cette pièce peut trouver un berceau ardent et petit. Petit, vraiment, et tremblant pourtant d'audace et d'émoi. Notre cœur d'acteurs. Notre plateau retenant son feu dans l'étroitesse de ses planches. Et vat ! Le théâtre, il doit être fou s'il veut encore raconter des histoires pareilles. Là, je prends le risque, le risque d'être un vermisseau, et de mon impudence, qui sera laideur, ridicule et offense si je rate, j'en suis consciente, là où mon rêve espère répondre à la splendeur par une beauté crue, une eau poignante et primitive. Mais maintenant, je me dois de ne pas y penser. J'avais pour idée que le théâtre nous manque. Je voulais aller le chercher, et il me semble qu'il faut aller loin et avec pour projet d'essayer de redevenir élémentaires.

**Marie-José Malis, janvier 2022.**

**N.B.** Nous avons décidé de présenter 2 versions de la pièce. La première s'achève à la fin du 3ème acte et c'était la première version présentée par Lermontov, version qui s'est heurtée à la censure avec interdiction de jouer la pièce. La deuxième version sera présentée les week-ends, elle inclut le 4ème acte rédigé par Lermontov, en réponse à la censure, et qui n'a certes pas aidé à la lever. À mon sens ces deux versions sont tout à fait cohérentes et extraordinaires chacune. Le 4ème acte est une explication d'Arbenine avec sa faute et est surtout, je crois, une explicitation du rôle joué par le monde dans le drame. Le personnage de l'Inconnu s'y délivre comme condensé de la nuisance absolue d'une société où la civilisation n'a accouché que d'un empoisonnement des cœurs et des consciences. La version en 3 actes nous laisse devant un gouffre, face à l'acte commis et c'est aussi une manière de le donner à penser. Les soirs de semaine où le 4ème acte ne sera pas joué, nous proposons aux spectateurs un petit livret contenant ce 4ème acte.

texte **Mikhaïl Lermontov**  
paru en 1835

traduction **André Markowicz**

mise en scène  
**Marie-José Malis**

assistanat à la mise en scène  
**Sandrine Rommel**

avec **Pascal Batigne,**  
**Virginie Colemyn,**  
**Juan-Antonio Crespillo,**  
**Sylvia Etcheto,**  
**Saliha Gaci,**  
**Olivier Horeau,**  
**Mahamadou Marega,**  
**Adrien Marès,**  
**Laurent Prache,**  
**Sandrine Rommel,**  
**Marc Susini**

scénographie  
**Jessy Ducatillon,**  
**Adrien Marès,**  
**Marie-José Malis**

création lumière  
**Jessy Ducatillon**  
son **Patrick Jammes**

construction **David Gondal,**  
**Adrien Marès et l'équipe de**  
**La Commune**

costumes et masques  
**Zig et Zag**  
confection **Christine Brottes**  
**et Sophie Schaal**  
habilleuse **Angélique Groseil**

régie plateau **Adrien Marès**

musique  
extraits de *Masquerade* de  
Glazounov, romance *Doute* de  
Glinka, extraits de *Simi* et de  
*Mourned by the wind* de Giya  
Kancheli

Nos plus vifs remerciements  
à André Markowicz.  
Remerciements encore à  
l'Opéra de Paris pour son  
aimable contribution aux  
costumes du spectacle

production **La Commune CDN**  
**d'Aubervilliers**

création 5 février 2022

---

La semaine, présentation de la version qui dure environ 4h20, avec 15 min d'entracte.  
Les week-ends, samedis et dimanches, seront présentés les 4 actes qui durent 5h05, avec 15 min d'entracte.

Durant cet entracte, vous pourrez consommer des boissons et une restauration légère au café du théâtre.

Comme toujours à La Commune, on peut revenir voir les spectacles avec le même billet et réserver spécifiquement pour la deuxième partie si on le souhaite.

#### autour du spectacle

-> le samedi 12 février, la représentation sera suivie d'un échange avec l'équipe artistique

#### en pratique

**parking du théâtre**  
en face de La Commune, Parking Indigo

**restaurant**  
une carte à des prix abordables,  
ouvert avant et après le spectacle  
et aussi les midis du lundi au vendredi

**Navettes retour gratuites**  
à l'issue des représentations  
arrêts : Aubervilliers-Pantins-4 Chemins (M7), Rosa Parks  
(RER E, T3b), Front Populaire (M12), La Plaine Stade de  
France (RER B), Gare de l'Est (M4/5/7, RER E) et Châtelet  
(M1/4/7/11/14, RER A/B/D).

---

**La Commune**  
centre dramatique national  
Aubervilliers

**2 rue Édouard Poisson**  
**93 300 Aubervilliers**  
**+33 (0)1 48 33 16 16**

**lacomme-aubervilliers.fr**  
**M° Aubervilliers-Pantin**  
**Quatre Chemins**



Direction régional  
des Affaires cultur  
d'Île-de-France



seine-saint-denis  
LE DÉPARTEMENT

